

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

DISCOURS

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE PAR

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POUR LA RÉCEPTION DE

M. LE MARÉCHAL JOFFRE

Le Jeudi 19 décembre 1918.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC XVIII

INSTITUT
1918. — 14.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165787



Painting of Imp. Fil. Raff. Paris

M. LE MARÉCHAL JOFFRE, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. JULES CLARETIE, y est venu prendre séance le 19 décembre 1918 et a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

Le 21 février 1889, Jules Claretie prenait séance au milieu de vous.

Renan, dans sa réponse au nouvel académicien, évoquait le souvenir des grands hommes de la Révolution, dont la vie et la mort avaient été si pathétiquement contées par l'auteur des *Derniers Montagnards*, de *Camille Desmoulins et les Dantonistes*.

Jetant un coup d'œil d'ensemble sur les cent années qui venaient de s'écouler, au cours desquelles la France, dans une incessante poursuite de son idéal de liberté, cherchait à résoudre, à travers tant de dangereuses secousses, le problème de sa destinée, Renan s'écriait :

« ... de ces grands enthousiastes sera-t-il de demeurer
« éternellement isolés, suspendus dans le vide, victimes
« d'une noble folie? Ou bien ont-ils en somme fondé
« quelque chose et préparé l'avenir? On ne le sait pas
« encore. J'estime que dans quelques années on le saura :
« si dans dix ou vingt ans la France est prospère et
« libre, fidèle à la légalité, entourée de la sympathie des
« portions libérales du monde, oh! alors, la cause de la
« Révolution est sauvée; le monde l'aimera et en goûtera
« les fruits sans en avoir savouré les amertumes. »

Près de quarante ans ont passé, Jules Claretie est mort, et la cause de la Révolution est sauvée; le monde en goûtera les fruits, mais il en aura savouré les amertumes.

Heureusement pour le monde, les hommes de la Révolution avaient fondé quelque chose et préparé l'avenir.

Ils avaient fondé cette grande et belle nation, protectrice du droit, amoureuse de la liberté, qui, à l'été de l'année 1914, opposait les poitrines de ses fils aux coups déloyaux des champions de la barbarie.

Ni Renan, ni Jules Claretie n'auront eu la vision merveilleuse de ce peuple généreux, retrouvant, pour la défense de son sol, l'élan victorieux de la Révolution, faisant sienne la cause de tous les peuples libres, et, pen-

dant plus de quatre années, « entouré de la sympathie des portions libérales du monde », tenant tête à l'Allemagne et menant au combat les jeunes et puissantes armées des plus grandes nations de la terre.

Je pense, Messieurs, qu'en me faisant l'honneur de m'accueillir parmi vous, vous avez voulu rendre hommage à cette glorieuse Armée française qui a tant mérité qu'on l'honore et qu'on l'aime.

Quelle reconnaissance que vous lui gardiez, quelle affection que vous ayez pour elle, vous me pardonnerez de tenter aujourd'hui de vous la faire aimer davantage. C'est que la tendresse de mon cœur est infinie pour elle et que je n'imagine pas de plus beaux soldats, de plus grands héros que ceux à la tête desquels la destinée m'a placé durant trois années.

Jules Claretie l'aimait profondément; comme correspondant de guerre en 1870, il avait suivi son long calvaire jusqu'au moment où, après Sedan, il vint s'enfermer dans Paris pour en partager la résistance et les épreuves.

Vous m'excuserez si je n'entreprends pas de vous conter la vie de cet homme droit et probe.

Aussi bien suffit-il de feuilleter ses carnets intimes pour y découvrir sa nature ardente et généreuse.

« Si je n'ai pas rendu, dit-il, tous les services qu'on m'a demandés, c'est que je ne l'ai pas pu. J'ai fait de mon mieux et ma bienveillance n'était ni calcul ni non-chaloir, mais indulgence de nature. Je ne sais pas haïr. J'ai des colères, je n'ai pas de rancune. Je n'ai pas aimé beaucoup de gens, mais j'ai adoré ceux qui m'ont été chers! »

Que de bons Français sont amoureux ainsi de leur indépendance et de leur foyer ! Jules Claretie apportait au sien le rayonnement d'une tendresse passionnée.

Il était avide d'écrire, mais après avoir tant écrit, il pouvait dire qu'il ne regrettait pas une ligne, parce qu'il avait toujours conformé sa vie à ces règles qu'il s'était tracées :

« En Art, la probité, c'est la meilleure alliée ; — dans
« la Vie, l'honnêteté, c'est la meilleure habileté ; — en
« Politique, la loyauté, c'est la méthode la plus simple ;
« en Littérature, la clarté, c'est la qualité supérieure. »

« Aimer le vrai et le simple, être droit et adroit, clair
« et net, faire de son mieux et laisser dire. »

Comment ce noble caractère n'eût-il pas éprouvé pour son pays un ardent amour, lui qui, à vingt ans, définissait ainsi son idéal :

« Voir mon pays agrandi, voir mon pays libre, faire
« par la plume le plus de bien possible. »

Il eut cette cruelle amertume, qui dura toute sa vie, de voir la France humiliée, et nous devons à l'émotion profonde qui s'empara de lui devant l'ennemi et ne le quitta plus, des pages sur la Patrie, qui peuvent compter parmi les plus belles :

« Ici, écrit-il au mois d'août 1870, à quelques lieues
« de la ligne de la Sarre que les Prussiens peuvent fran-
« chir, mon sang bat plus vite, et je comprends les an-
« goisses et les résolutions des hommes de 1792, à qui
« l'on annonçait l'envahissement de la Patrie

« Chère France, dans cette partie douloureuse et décisive, tu mets pour enjeu ce que tu n'as jamais refusé à personne, ni à tes maîtres ni à tes alliés; France du sacrifice, pays dont le nom même est beau, France des volontaires intrépides, France de Hoche et de Marceau, tu donnes sans compter ton sang, ta résolution, ta fermeté, ta vaillance, tout ce qui, grâce à toi, a fait avancer le monde par l'Idée et a fait reculer l'ennemi par le courage. Allons, la Nation existe toujours. La Patrie! le seul nom qu'on ait maintenant aux lèvres, le seul amour qu'on ait maintenant au cœur! »

Ces paroles ne s'appliquent-elles pas entièrement à la France d'aujourd'hui?

Jules Claretie n'a pas vécu assez longtemps pour voir la réalisation de ses espérances. Il est mort six mois avant cette guerre, pendant laquelle se sont révélées avec tant d'éclat toutes les vertus que son clairvoyant patriotisme attribuait à notre pays.

Je me souviens des mois et des semaines qui précédèrent la guerre, alors que déjà elle apparaissait comme inévitable.

La France s'y préparait avec résolution et méthode. Grâce à la loi de trois ans, elle pouvait masser à la frontière une couverture suffisante. Elle formait ses grands États-Majors d'Armée qui, au début de la guerre, devaient contribuer à la sauver.

Je ne puis me rappeler sans une profonde émotion les journées qui précédèrent et suivirent celle où fut signé l'ordre de mobilisation. A ces heures tragiques, je sentis

naître dans l'Armée, qui venait se ranger sous mes ordres, cette résolution, ce renoncement, cette confiance qui proclament la justice de la cause et rendent les armées invincibles.

Ce peuple amoureux de liberté acceptait avec fermeté la dure servitude de la guerre, parce qu'il avait conscience d'avoir voulu sincèrement la paix, et qu'un sûr instinct lui dévoilait la grandeur de la tâche qu'il devait accomplir : faire la guerre, non seulement pour que la France demeure grande et belle, mais aussi pour que les peuples vivent libres, pour que l'honnêteté et la loyauté des faibles soient défendues contre la méchanceté et la félonie des forts.

Et comme si l'Allemagne voulait, du premier jour, confirmer cette croyance, elle prenait traîtreusement à la gorge la Belgique, petite par son territoire, grande par sa vaillance et sa loyauté, la Belgique qui, meurtrie, salie, brûlée, piétinée, après trois mois d'un long martyre, trouvait, sous l'impulsion courageuse de son Roi, la force de contribuer à arrêter sur l'Yser la ruée désespérée de son formidable adversaire.

Durant ces trois mois, que de gloire avait amassée pour la France notre héroïque Armée !

Vous avez voulu l'honorer en m'appelant à prendre place dans votre Compagnie, laissez-moi vous dire à qui doit aller votre reconnaissance.

A ces chefs résolus et calmes qui, toujours, dans les moments les plus tragiques, gardèrent intacte leur foi dans la victoire de nos armes, illustrant victorieusement la règle la plus vraie de tout l'art militaire, qui veut qu'un

général soit battu alors seulement qu'il se croit battu.

Parmi eux, qu'il me soit permis de citer du moins celui que vous avez déjà distingué en l'appelant à siéger parmi vous, le maréchal Foch, dont l'énergie indomptable et la haute science militaire ont exercé la plus heureuse influence partout où il a commandé.

A notre corps d'État-Major, qui fut notre force au début de la guerre, et qui l'est demeuré malgré les pertes cruelles qui ont éclairci ses rangs. Je tiens à rendre ici un hommage solennel à ses mérites, à sa probité, à sa conscience, à son savoir.

Au cours des premières semaines de la guerre, jamais nous n'aurions pu faire ce que nous avons fait si les grands États-Majors d'armée n'étaient demeurés comme des rocs dans la tempête, répandant autour d'eux la clarté et le sang-froid. Ils entouraient leurs chefs, sur qui pesaient les responsabilités les plus lourdes, d'une atmosphère de confiance saine et jeune qui les soutenait et les aidait. Ils gardaient, dans le labeur le plus épuisant, au cours d'une épreuve morale terrible, une lucidité de jugement, une facilité d'adaptation, une habileté d'exécution d'où devait sortir la victoire.

De tous ces États-Majors, le plus cher à mon cœur est ce grand quartier général, où j'ai vécu les heures les plus angoissantes de ma vie, dans le calme que donne au chef la certitude d'être entouré d'hommes dévoués et instruits, qui placent au-dessus de tout le bien de leur pays. Ces hommes qui, se dégageant de toute autre considération, ont assumé la tâche la plus difficile, ont bien mérité de la France.

Mais, qu'eussent pu faire ces généraux et ces Etats-Majors en face d'un ennemi redoutable, disposant de moyens supérieurs, s'ils n'avaient commandé aux plus magnifiques soldats du monde? Pour louer ces soldats, les mots sont impuissants, et seul mon cœur, s'il pouvait laisser déborder l'admiration dont il est pénétré pour eux, traduirait l'émotion que j'éprouve en en parlant. Je les ai vus, couverts de poussière et de boue, par tous les temps et dans tous les secteurs, dans les neiges des Vosges, dans les boues de l'Artois, dans les marécages des Flandres toujours égaux à eux-mêmes, bons et accueillants, affectueux et gais, supportant les privations et les fatigues avec bonne humeur, faisant sans hésitation et toujours simplement le sacrifice de leur vie. Dans les yeux de ceux qui rentraient du combat comme dans les yeux de ceux qui y montaient, j'ai vu toujours le même mépris du danger, l'ignorance de la peur, la bravoure native qui donne à leurs actes d'héroïsme tant de naturel et de beauté, et toujours aussi dans des milliers et des milliers de regards francs et anonymes, j'ai lu cette foi instinctive dans les destinées de la France, cet amour et ce respect de la vérité, de la justice, cette honnêteté apportée dans l'accomplissement du devoir journalier, qui sont la force et la discipline de notre Armée, et qui n'appartiennent qu'à elle. C'est pour cela que nos soldats sont les premiers du monde, et qu'on ne peut les voir sans les admirer, les regarder sans leur sourire, les commander sans les aimer.

Ils ont sauvé notre pays, ils nous ont acquis l'admiration du monde entier. Nous pouvons être fiers de voir toutes les nations généreuses qui se sont battues à nos côtés

célébrer à l'envi le courage intelligent, la fermeté tranquille, la mâle résolution de la France.

Nous serions coupables d'ingratitude si nous ne rendions pas à notre tour hommage au dévouement et à la vaillance de nos alliés.

Au vingtième jour de la guerre, l'armée britannique faisait son apparition sur le champ de bataille, encore faible par le nombre de ses soldats, déjà forte de toutes les qualités qui firent leur réputation dans le passé : sang-froid imperturbable, courage opiniâtre qu'aucune mauvaise fortune ne peut abattre et qui vient à bout de tous les obstacles.

Sous les ordres de chefs illustres, dont l'amitié fut toujours pour le commandement français un appui et un réconfort, l'armée britannique s'est formée en combattant; opposée à la plus redoutable armée de métier que le monde ait connue, elle s'est instruite à la rude leçon de la bataille; et cette armée, improvisée par la forte volonté d'un grand empire pacifique, a supporté à plusieurs reprises, sans jamais connaître le découragement ni la lassitude, les épreuves les plus cruelles. Chaque revers la faisait plus forte. Ainsi, par des chemins pénibles, elle s'acheminait vers la victoire. L'Empire britannique aura connu cette glorieuse joie de voir ses jeunes légions, après quatre années d'efforts, briser enfin l'étreinte des hordes guerrières de l'Allemagne.

N'oublions pas cependant les sacrifices qu'une préparation insuffisante à la guerre a imposés à une aussi grande nation. Si l'Allemagne a failli vaincre au début, si par la suite elle a pu résister pendant longtemps aux assauts des

Alliés, c'est qu'elle disposait d'un instrument de guerre largement préparé à sa tâche difficile; c'est qu'à la tête de soldats entraînés et bien armés, elle avait placé un commandement et des états-majors instruits.

Les armées improvisées au moment du péril peuvent trouver rapidement de bons soldats et de bons cadres subalternes, parce qu'à cet échelon la bravoure et l'esprit de sacrifice suppléent au défaut de préparation militaire; mais ces armées demeurent longtemps sans force véritable, parce qu'il leur est impossible de former en quelques semaines des chefs et des états-majors.

Dans cette lutte des nations de l'Entente contre la plus puissante machine de guerre qui se puisse imaginer, que de temps il aura fallu perdre, que de sacrifices il aura fallu consentir pour éviter d'abord d'être écrasé par elle, ensuite pour l'arrêter et la détruire! Aucun de ces sacrifices n'aura été inutile: tout particulièrement celui des soldats russes qui ont, pendant près de trois années, connu tour à tour les plus éclatants succès et les revers les plus immérités. Tant il est vrai qu'une grande armée ne saurait vaincre que si elle puise dans l'énergie du peuple qu'elle représente la force de mener à bien son pénible labeur. Quelque résolu que soit son effort, il ne peut aboutir s'il n'est pas encouragé et soutenu jusqu'au bout par la foi et la volonté guerrières de la nation tout entière.

Parce que cette foi et cette volonté ont chancelé et sombré dans la tourmente qui a bouleversé la Russie, ses armées, vouées à l'impuissance sans avoir été battues, ont déserté le champ de bataille.

Elles entraînaient dans leur chute cette admirable

armée Roumaine, chez laquelle l'amertume du renoncement à la lutte s'est accrue du sentiment qu'elle avait de sa force, retrouvée au cours d'un hiver consacré à s'instruire.

Aujourd'hui, alors qu'elle se préparait à reprendre la lutte, donnant ainsi la preuve la plus remarquable de sa vitalité, elle voit les armées ennemies réduites à l'impuissance, quitter en vaincues le sol de la Roumanie.

Plus heureuses encore, les héroïques divisions de la Serbie et de la Belgique ont connu cette joie profonde de chasser devant elles, sur le territoire national libéré, les hordes autrichiennes et prussiennes. Soutenues dans les pires épreuves par la force indestructible du sentiment patriotique, elles ont remporté la victoire la plus pure et la plus méritée.

Si ces armées ont tant souffert, ce n'a pas été en vain. Elles ont donné aux armées britanniques le temps nécessaire à leur développement. Elles ont permis à l'Italie de se ranger à son tour à nos côtés. Dans une guerre où la continuité de l'effort sur le front, seule garantie du succès, repose sur la puissance du travail industriel de l'arrière, l'Italie, disposant de moyens limités pour ses fabrications de guerre, semblait vouée à l'impuissance. Quoi de plus réconfortant que le spectacle de ce peuple qui, malgré ces difficultés, a su s'imposer les sacrifices nécessaires pour organiser la guerre et la poursuivre jusqu'à la victoire sur des fronts particulièrement exposés aux attaques de l'ennemi.

Ainsi les Alliés, unis par les liens d'une étroite solidarité, et confiant dès l'abord leur fortune militaire aux

robustes épaules de l'armée française, ont pu subir, sans connaître la défaite décisive, les assauts les plus dangereux.

Et c'est vraiment l'enchaînement rigoureux des faits qui m'amène à rendre ici le plus bel hommage à notre armée. Parce qu'elle était fortement préparée à se battre, elle a été, au cours de cette guerre, l'armature solide de tout l'édifice. Et s'il est vrai que l'Armée tire sa force du peuple qui l'enfanta, fut-il jamais dans le monde un plus grand pays que le nôtre!

Cependant il me semble que tant d'héroïsme et tant de résolution n'eussent pas suffi, si les peuples alliés n'avaient été d'abord attirés au combat, réunis pour la bataille, puis soutenus au cours de la lutte par les idées généreuses de liberté et de justice qui ont inspiré leur décision et qui guident leurs actes.

N'est-ce pas dans la conviction qu'elles se battaient pour le droit, que les nations alliées ont puisé l'ardeur du sacrifice et trouvé la certitude de la victoire finale?

La puissance de sentiments si nobles a été évoquée dans des termes qui sont présents à vos mémoires, par le grand Président Wilson, en même temps qu'elle lui inspirait le geste le plus généreux.

Ce n'est pas sans une émotion profonde que je me reporte au temps que j'ai passé l'année dernière aux États-Unis. Ce peuple, qui sentait obscurément la force immense dont il disposait, mais qui ne savait pas encore comment l'employer, la laissait alors deviner par la violence de son affection pour la France. Il lui semblait qu'à force d'amour, il ferait sans tarder quelque chose de

grand et de reconfortant pour le soulagement des armées alliées. Il ne se trompait pas, puisque cet amour devait permettre à la France accablée par la défection des armées russes et les dures épreuves du printemps de 1917, de garder intactes sa confiance et sa vaillance.

Alors qu'au milieu des foules américaines, je vivais des heures qui comptent parmi les plus douces de ma vie, j'avais deviné le besoin de sacrifice qu'éveillaient chez ce peuple généreux la bravoure de nos soldats et la justice de notre cause.

Pour que la France vive prospère, pour que la Belgique renaisse, pour que la liberté règne et que le droit s'établisse, l'Amérique se levait résolue à jeter dans la lutte jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier dollar. L'histoire n'a pas enregistré de plus merveilleuse vision que celle de ces millions d'hommes, s'arrachant volontairement aux occupations de la paix, pour passer la mer semée d'embûches et venir à des milliers et des milliers de kilomètres de leur Patrie, donner leur vie pour une noble cause, pour une grande idée.

Et comme si ce n'était pas assez de nous envoyer leurs maris, leurs enfants, nous avons vu ces épouses, ces pères et ces mères escorter au delà des mers la phalange des guerriers, venir soulager nos misères, panser nos blessures. Nous les avons vus, prodiguant leur or et les trésors de leur cœur, s'asseoir à nos foyers ruinés, s'agenouiller sur les tombes, adopter nos orphelins.

Dans une fraternelle accolade, la France et l'Amérique se sont donné leur foi pour le présent, pour l'avenir.

Grâce à cet événement décisif, la France, appuyée sur

ses alliés, a enfin conquis la victoire que ses vertus lui ont méritée.

Qu'elle aille sans défaillance jusqu'au bout de son effort; elle le doit à ses morts, elle le doit aux tout petits qui grandissent insoucians du danger et qui vivront libres parce que leurs pères sont morts pour la liberté.

Que le peuple de France garde dans la victoire ce ferme attachement aux idées de liberté et de justice qui ont fait sa force dans la guerre! Qu'il conserve ce bel équilibre moral qui l'a préservé de la chute aux heures les plus dangereuses! Qu'il n'oublie jamais que les faibles et les petits ne sauraient vivre libres dans le monde, si les forts et les grands ne sont pas toujours prêts à mettre leur force et leur puissance au service du droit.

La France doit rester, dans l'avenir, la gardienne des libertés des peuples. Les vertus dont elle a fait preuve dans cette guerre lui ont acquis à ce beau titre des droits impérissables, et l'expérience est faite désormais que sa prospérité est le gage de la tranquillité du monde.

RÉPONSE
DE
M. JEAN RICHEPIN

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS
DE
M. LE MARÉCHAL JOFFRE

Prononcé dans la séance du 19 décembre 1918.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

La dernière fois qu'il me fut donné d'avoir une causerie assez longue et à cœur ouvert avec Jules Claretie, c'était dans l'été de 1913, plus d'un an avant la déclaration de la guerre.

Nous cheminions ensemble entre l'Académie et la Comédie-Française, ces deux traditionnelles et illustres maisons au service desquelles il consacrait depuis longtemps déjà tout son zèle souriant et passionné. Certes, sortant de l'une pour aller travailler dans l'autre, nous avions de quoi deviser amplement à leur propos ; et néanmoins

ce n'est point d'elles qu'il fut question, quand nous fîmes halte, en vieux Parisiens que domine une vieille habitude, vers le milieu du Pont des Arts, pour y rêver un moment devant ce paysage si français, ce coin des aïeux où finit la Cité, berceau de Paris. Après quelques minutes pendant lesquelles nos pensées intimes avaient communiqué sans rien dire, l'unique et absorbant objet de notre dernière causerie, ce jour-là, fut la guerre.

Ainsi que tout le monde alors, nous la sentions, cette guerre, inévitable et prochaine; mais, parmi les hommes des générations nouvelles, de quelle angoisse plus âpre, plus douloureuse et plus profonde sa menace nous étreignait le cœur, à nous dont la jeunesse avait subi l'injuste et humiliante défaite de 71, à nous que l'ennemi héréditaire avait le droit de considérer comme des vaincus désormais incurables, à nous dont les tenaces espoirs de revanche paraissaient (hélas! souvent même autour de nous) un anachronisme, une chimère, presque un danger pour la France, depuis tantôt un demi-siècle qu'on la laissait vivre dans cette paix de résignation.

Car, si on l'y laissait vivre, c'était avec l'espoir affreux qu'elle n'en sortirait plus. En vain, notre cher et grand Déroulède claironnait-il sans relâche contre une telle résignation, qui pouvait finir par se changer en honte, et qui n'avait pas même l'excuse d'une vague sécurité, puisque la pauvre France, irrémédiablement amputée de l'Alsace-Lorraine, ne semblait s'endormir dans cette paix paralysante que pour mieux s'y accoutumer à la paix définitive que lui prédisait l'Allemagne, la paix d'une morte sous le couvercle de son tombeau.

L'heure allait-elle donc sonner, de cette paix suprême, avec la guerre prochaine et inévitable que notre ennemi voulait de toute sa haine encore inassouvie, qu'il avait préparée de toutes ses forces accrues incessamment dans ce dessein pendant quarante années de patience et d'orgueil, et vers laquelle se ruait l'exaltation de toute sa race, certaine d'asservir enfin l'humanité entière après l'anéantissement de ce soldat de l'humanité, qu'est la France?

Mais qu'un pareil anéantissement, malgré tant de formidables raisons qu'il semblait avoir pour aboutir, dût être voulu aussi par le destin, nous ne pouvions pas y croire. Notre foi en la France immortelle subsistait, envers et contre tout. Nous cherchions et nous trouvions tant d'arguments en sa faveur! A la puissance matérielle de notre ennemi s'opposerait notre puissance morale. Il représenterait, lui, la Force; nous représentions, nous, le Droit. Le monde, cette fois-ci, serait avec nous, avec le Droit opprimé par la Force. Et nous rêvions de miracles qui nous aideraient, qui nous sauveraient, puisqu'il fallait bien que nous fussions sauvés pour sauver le monde.

Nous avions encore d'autres motifs nous excitant à ne point désespérer, et dont l'aliment solide, pris dans la réalité même, nourrissait de sa *substantifique moelle* nos rêves les plus chimériques.

Nous pensions à ces générations nouvelles, pour qui notre amour était commun, et dont, chacun avec ses moyens et de son mieux, nous avions toujours encouragé les généreux efforts dans les lettres, les arts, dans leur

vaillante ascension vers plus de lumière, de justice et de liberté. Le beau sang de la race, même pendant ces quarante années de silence, nous en avons souvent constaté le travail de fermentation ardente. Certes, il n'avait pas failli au devoir atavique de se refaire, de reprendre ses vigueurs anciennes. Pourquoi les jeunes hommes nés après la guerre, pourquoi leurs enfants devenus des hommes à leur tour, résisteraient-ils à cette poussée du sang français, voulant le redevenir dans toutes ses énergies vitales? Parmi les forces de jadis, qu'ils avaient tant de joie à sentir renaître au fond d'eux-mêmes, ne retrouveraient-ils pas quelque jour, si l'occasion leur en était offerte, les vertus militaires qui furent de tout temps l'apanage de nos aïeux? Et quelle plus belle occasion pouvait surgir, que celle d'arracher la France au trépas où son ennemi la condamne? N'étaient-ils pas les descendants, les héritiers, des héros qui ont fait notre histoire si splendide? De quel droit nous, les vieux, *laudatores temporis acti*, jugerions-nous nos fils et nos petits-fils incapables de la continuer telle, cette histoire, dont notre génération sacrifiée a vu la morne éclipse, mais dont la leur est peut-être destinée à rallumer le soleil inextinguible?

Oh! non, non, disions-nous à qui mieux mieux, non, ne doutons pas de ces jeunesses qui ont suivi la nôtre, ni de celle d'aujourd'hui, ni de celle qui viendra demain! Vive la jeunesse! Vive l'éternelle ressuscitée! Vive cette *primavera della vita*, ce printemps de la vie toujours prête à reverdir, et dont la sève s'épanouira pour que l'avenir de la France ne soit point indigne de son passé!

Et de nouveau, nous nous donnions des preuves à

l'appui de notre espoir; nous relevions des indices, des faits, démontrant que nous avons raison de parler ainsi, que nous n'étions pas deux vieux fous obstinés à leurs vieilles chimères, mais que nos pensées étaient des pensées de sages, inspirés par le bon sens français, logiques jusque dans le rêve.

Par exemple, je rappelai alors à Claretie, si fervent patriote, une page de sa *Vie à Paris*, que sa modestie avait oubliée (car il l'avait écrite quinze ans auparavant), mais avec laquelle j'avais, la semaine précédente, fait vibrer d'enthousiasme une assemblée populaire et bourgeoise d'anciens enfants de troupe, et que voici :

« Nul plus que moi n'aime, ne respecte, n'honore,
« n'acclame du fond de l'âme, l'Armée, cette France en
« marche. Toute ma vie a été vouée à son culte. J'ai
« défendu les vaincus de 1870. J'ai pleuré de rage devant
« nos vieux drapeaux captifs. J'ai acclamé les drapeaux,
« vierges de malheurs, de l'armée nouvelle... »

« — Ah! s'écria généreusement Claretie, ce n'est pas
« cette page de moi qu'il fallait leur citer, c'est le fameux
« passage du discours de Renan recevant de Lesseps
« sous la Coupole! Oui, Renan, le délicieux sceptique,
« mais qui eut, ce jour-là, un si bel élan de foi en la
« revanche. »

Et il me rappela ce passage, que j'ai gravé alors dans ma mémoire, sans savoir que le souvenir s'en imposerait ici, aujourd'hui, de la façon la plus impérieuse, par son caractère de prophétie dont nous voyons de nos yeux l'accomplissement.

Pour rendre hommage au nouvel élu que l'Académie accueillait avec joie et fierté, quoique sans titres littéraires, Renan disait à de Lesseps :

« Le maréchal de Villars, le maréchal de Belle-Isle,
« le maréchal de Richelieu, le maréchal de Beauvau,
« n'avaient pas plus de titres littéraires que vous; ils
« avaient remporté des victoires. A défaut de ce titre,
« devenu rare, nous avons pris le maître par excellence
« en fait de difficulté vaincue. Si Christophe Colomb
« existait chez nous, de nos jours, nous le ferions membre
« de l'Académie. »

Puis, il ajoutait, dans la plus superbe envolée, à la fois lyrique et familière, en évoquant devant l'Académie, et devant la France, et devant le monde entier...

Qui donc évoqua-t-il alors? Quelle figure d'histoire, d'épopée, de légende? Qui? Mais vous-même, oui, vous, monsieur le Maréchal. Écoutons plutôt!

« Quelqu'un qui est bien sûr d'en être, c'est le général
« qui nous ramènera la victoire. En voilà un que nous
« ne chicanerons pas sur sa prose, et qui nous paraîtra
« tout d'abord un sujet fort académique! Comme nous
« le nommerons par acclamation, et sans nous inquiéter
« de ses écrits! Oh! la belle séance que celle où on le
« recevra! Comme les places y seront recherchées! Heu-
« reux celui qui la présidera! »

Mais qui donc, en somme, la préside, cette séance? Est-ce bien celui qui n'en est que le très humble porteparole? Non, évidemment. Celui qui la préside, en vérité,

en réalité, c'est vous, monsieur le Maréchal, vous le général prédit par Renan et qui nous avez ramené la victoire; et celui qui la préside aussi avec vous, c'est celui que vous aimez si tendrement, si profondément, celui à qui vous avez tout à l'heure rendu justice et hommage de toute votre bonté paternelle, celui dont vous incarnez la figure simple et magnifique, celui dont l'âme innombrable a trouvé son expression dans la vôtre, celui enfin que la voix du peuple, *vox populi, vox Dei*, a baptisé de ce nom rude et cordial, maintenant flamboyant pour jamais au firmament de nos gloires : le Poilu!

Un pareille apothéose du soldat français, la revanche de notre défaite, le retour des provinces perdues rentrant au giron de la mère patrie, la paix dans le triomphe, pourquoi faut-il, hélas! que notre cher Claretie n'en ait pas eu, lui qui l'avait tant méritée, l'enivrante extase? La Mort injuste l'en a cruellement privé. Il s'était pourtant montré envers elle le galant homme qu'il était toujours en toutes circonstances, fût-ce avec les méchantes gens. Je cueille, en effet, dans ses *Carnets intimes*, cette courageuse et noble réflexion :

« Pour supporter la vie, il faut être curieux de tout.
« Pour ne pas la regretter, il faut être curieux même de
« la mort. »

Mais qui sait, après tout, si cette grande dame qu'est la Mort a été à son égard aussi injuste qu'elle nous semble? On a la consolante pensée d'estimer que non, et sans doute il l'aurait eue lui-même, ce grand cœur d'honnête homme, puisque la Mort, en le prenant, a voulu

peut-être ménager à sa mémoire cette récompense unique entre toutes, que son nom et le vôtre fussent unis indissolublement dans la séance inoubliable où ce bon et pur Français a pour successeur ici un sauveur de la France.

Car le voilà, monsieur le Maréchal, le voilà, en somme, votre vrai titre, et le seul auquel je devrais m'arrêter. Renan n'a-t-il pas dit combien ce titre-là vous dispensait de tous les autres? Toutefois, vous en avez d'autres aussi, et particulièrement des titres littéraires, sur lesquels je prendrai la liberté d'insister un peu, ne fût-ce que par déférence aux habitudes traditionnelles qu'exige cette Coupole, et, de plus, pour démontrer que votre annonciateur ne se trompait point en vous trouvant à l'avance un *sujet fort académique*.

Quelles sont les qualités essentielles de votre esprit et de votre style, à savoir la netteté, la logique, l'équilibre, la pénétration, c'est ce qu'il serait facile de constater déjà dans un discours prononcé par vous le 19 janvier 1913, devant la Société amicale des anciens élèves de l'École polytechnique. Vous étiez alors chef d'état-major général, et vous entreteniez vos camarades de la préparation à la guerre. Or, on a pu, sans flatterie aucune, en toute équité, rappeler, à propos de ce discours, le jugement de Mignet sur le cardinal de Richelieu : « Il a eu l'intention des grandes choses qu'il a faites. »

Mais où elles se révèlent avec plus d'éclat encore, vos qualités de penseur et d'écrivain, c'est lorsque vous devez mettre en pratique vos théories afin que vos idées se traduisent par des actes, lorsque vous avez à commander ou à modifier des manœuvres, à les rendre

précises et applicables pour ceux qui vont les exécuter, à découvrir les fautes commises dans l'exécution, à y trouver les remèdes immédiats. Il faut, pour apprécier et goûter comme il convient ce genre de littérature spéciale, sa valeur de raisonnement et de rédaction, lire en entier, par exemple, le recueil des notes adressées par vous aux troupes après Charleroi, puis et surtout votre *Instruction générale du 25 août 1914*, préparant tous les commandants d'armée à la reprise possible, prévue et prochaine, d'une nouvelle offensive. Nul doute qu'il y ait là, dans l'œuf, couvé par la pensée et la volonté du chef, absolument conscient et responsable de ce qu'il va faire, le plan total du futur redressement que fut la première et décisive bataille de la Marne.

Après la lecture attentive de ces *Notes* et de cette *Instruction générale*, on est forcé de reconnaître que, si vous aviez perdu la bataille, vous restiez à jamais, comme on dit, cloué au pilori de l'histoire sous ce nom : le vaincu de la Marne. En retour, puisque vous l'avez gagnée, cette bataille, il est de toute justice que vous restiez, à jamais aussi, sans que rien vous puisse débouter de cette appellation, le vainqueur de la Marne.

Toutefois, cette littérature spéciale, où vous excellez dans vos *Notes* et votre *Instruction* du 25 août, est trop spéciale peut-être pour que l'on essaie d'en donner ici une idée, même approximative. Aussi bien n'y a-t-on pas l'ombre d'une prétention à ratiociner sur la tactique et la stratégie, fût-ce du point de vue exclusivement littéraire.

Par bonheur, il reste dans votre œuvre écrite,

monsieur le Maréchal, assez d'autres témoignages en faveur de votre esprit, de votre style, voire de votre cœur ; et ceux-là, le plus ignorant en art militaire est à même d'en voir, sans en perdre une seule, toutes les beautés. Je veux parler de vos proclamations et de vos ordres du jour.

Et d'abord, votre première proclamation, du 8 août 1914, dans Mulhouse qui assistait alors, avant toutes les autres villes d'Alsace, à la réapparition de nos troupes parmi nos frères perdus et retrouvés. Voici ces quelques lignes, si brèves, mais si pleines de foi débordante :

« Enfants de l'Alsace !

« Après quarante-quatre ans d'une douloureuse attente,
« les soldats français foulent à nouveau le sol de votre
« noble pays.

« Ils sont les premiers ouvriers de la grande œuvre de
« la revanche.

« Pour eux, quelle émotion, quelle fierté !

« Pour parfaire cette œuvre, ils ont fait le sacrifice de
« leur vie. La nation française unanime les pousse, et
« dans les plis de leurs drapeaux sont inscrits les noms
« magnifiques du Droit et de la Liberté.

« Vive l'Alsace ! Vive la France ! »

Puis, plus tard, dans la petite ville de Thann, cette allocution presque familiale, un remerciement à quelques notables dont vous serriez les mains, cette allocution improvisée où parlait seul votre cœur, mais avec quelle effusion d'amour :

« Notre retour est définitif, vous êtes Français pour
« toujours. La France vous apporte, avec les libertés
« qu'elle a toujours représentées, le respect de vos libertés
« à vous, des libertés alsaciennes, de vos traditions, de
« vos convictions, de vos mœurs. Je suis la France; vous
« êtes l'Alsace. Je vous apporte le baiser de la France. »

Et enfin les grands ordres du jour par quoi s'ouvre et se clôt la bataille de la Marne, ces pages qui seront un jour gravées sur le marbre et le bronze, et qui le sont déjà dans tous les esprits et tous les cœurs, puisque vous avez eu alors l'honneur, la fierté, la force souveraine, la mission remplie jusqu'au bout, et, pour tout dire en un mot, le divin privilège, d'y exprimer, en premier lieu la volonté même de la France préférant la mort à la honte, puis sa joie héroïque d'avoir été ressuscitée des deux par la victoire.

Ordre du jour, sous forme de message, télégraphié de Vitry le 6 septembre 1914, 9 heures du matin, par le commandant en chef, et qui fut lu sur tous les fronts combattants, de l'Oureq à Belfort :

« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le
« salut du pays, il importe de rappeler à tous que le
« moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les
« efforts doivent être employés à attaquer et à refouler
« l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra,
« coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire
« tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circon-
« stances actuelles, aucune défaillance ne peut être
« tolérée. »

Quel cri d'attaque! Et comme ils ont su y répondre, tous ceux à qui vous demandiez de vaincre ou de mourir! Tous, depuis vos lieutenants, qui, chacun pour sa part, les Gallieni, les Castelnau, les Maunoury, les Foch, les Pétain et d'autres, d'autres encore, se haussaient alors déjà, et sont montés de plus en plus au rang des admirables grands chefs, illustrant nos fastes militaires! Et, avec eux, sous leurs ordres et les vôtres, tous les officiers, sous-officiers, soldats, tous les héros, les martyrs, les artisans anonymes et sublimes de cette prodigieuse victoire, aussitôt dénommée, par l'infailible instinct populaire, de ce nom grandiose qui lui restera : le Miracle de la Marne!

Puis, en conclusion à ce cri d'attaque, quelle simplicité pour annoncer les résultats d'une telle victoire! Aucune phrase! Rien que des faits, dans l'ordre du jour du 12 septembre et dans le télégramme adressé le lendemain au ministre de la Guerre. Mais quelle éloquence ils ont, ces faits! On y lit toute la bataille comme sous des éclairs qui l'illuminent.

ORDRE DU JOUR DU 12 SEPTEMBRE

« La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en
« une victoire incontestable : la retraite des 1^{re}, 2^e et
« 3^e armées allemandes s'accentue devant notre gauche et
« notre centre. A son tour, la 4^e armée ennemie com-
« mence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize.
« Partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés
« et des quantités de munitions. Partout on fait des
« prisonniers. En gagnant du terrain, nos troupes consta-

« tent les traces de l'intensité de la lutte et l'importance
« des moyens mis en œuvre par les Allemands pour essayer
« de résister à notre élan. La reprise vigoureuse de
« l'offensive a déterminé le succès. Tous, officiers, sous-
« officiers et soldats, avez répondu à mon appel. Vous
« avez bien mérité de la patrie. »

Télégramme adressé au ministre de la Guerre le
13 septembre au matin.

« Notre victoire s'affirme de plus en plus complète.
« Partout l'ennemi est en retraite. Partout les Allemands
« abandonnent des prisonniers, des blessés, du matériel.
« Après les efforts héroïques dépensés par nos troupes
« pendant cette lutte formidable qui a duré du 5 au
« 13 septembre, toutes nos armées, surexcitées par le
« succès, exécutent une poursuite sans exemple par son
« extension. A notre gauche, nous avons franchi l'Aisne
« en aval de Soissons, gagnant ainsi plus de cent kilomètres
« en six jours de lutte. Nos armées, au centre, sont déjà
« au nord de la Marne. Nos armées de Lorraine et des
« Vosges arrivent à la frontière. Nos troupes, comme
« celles de nos alliés, sont admirables de moral, d'endu-
« rance et d'ardeur. La poursuite sera continuée avec
« toute notre énergie. Le gouvernement de la République
« peut être fier de l'armée qu'il a préparée. »

Au sortir de ces lectures, il est sans doute bien témé-
raire de vouloir faire entendre quoi que ce soit; mais
vous n'êtes vraiment pas, monsieur le Maréchal, de ceux
qui trouvent la témérité blâmable, quand on a conscience

qu'elle est nécessaire. Je poursuivrai donc sans remords ni crainte, avec votre permission, l'analyse qu'il me reste à terminer, de votre œuvre et de vous-même, en tant que *sujet fort académique*.

Ce qui m'oblige à le faire, c'est que votre œuvre et vous-même, monsieur le Maréchal, avez rencontré précisément ici ce que nulle assemblée au monde ne saurait vous offrir, le lieu d'élection où l'on peut le mieux évaluer de combien, grâce à vous, s'est accru le précieux trésor dont nous sommes en quelque sorte la garde d'honneur, et qui s'appelle la tradition de l'esprit français.

Je n'entrerai pas, d'ailleurs (que votre modestie n'aille point s'effaroucher!) dans de longues explications, à cet égard, touchant votre personne elle-même. Il me suffira de noter que vous avez dans les veines du sang catalan et du sang picard, sources de bon sens, de finesse, de mesure, de patience, d'ordre et de volonté, sources dont la fraîcheur limpide a de tout temps rajeuni et retrempé votre âme paysanne.

A quoi j'ajouterai, sans autres commentaires, que votre victoire de la Marne, à elle seule, en fait largement foi, et que c'est par elle, par elle toute seule aussi, considérée comme œuvre d'imagination et de logique, que notre trésor s'est enrichi soudain d'un joyau comptant parmi les plus caractéristiques et les plus rares dont se puisse enorgueillir la tradition de l'esprit français.

Votre victoire, en effet, a triomphé d'un adversaire qui en était l'ennemi acharné, irréductible, au point de s'être voué corps et âme à essayer de l'anéantir. Or, ce monstre de bestialité tout ensemble et de démence, votre

victoire en a triomphé par la sagesse et la raison. Si son œuvre anormale avait dû être viable, elle n'eût pu être que colossale d'abominable laideur. La vôtre, qui l'a fait avorter piteusement, se dresse, tout au contraire, belle d'une beauté harmonieuse, puissante et cependant de nobles et justes proportions. Elle prouve et manifeste la splendeur d'une haute pensée traduite dans une forme parfaite. Voilà exactement en quoi, comme conception et comme exécution, elle est de la lignée à laquelle nous devons les plus purs chefs-d'œuvre de notre littérature, les classiques de l'esprit français. La valeur de son action égale celle de leur verbe, si bien qu'elle a sa place assurée, et parmi les plus légitimes, entre celles que notre admiration a consacrées au *Discours sur la Méthode*, aux *Pensées* de Pascal, aux *Oraisons* et *Sermons* de Bossuet, aux tragédies de Corneille et de Racine, aux comédies de Molière, et aux *Fables* de notre cher grand Bonhomme La Fontaine.

Mais quoi? Cela même n'est pas assez dire. A coup sûr, il était nécessaire que cela fût dit, en ce jour où nous appelons un maréchal de France à devenir un simple académicien, membre de la garde d'honneur qui veille sur le trésor traditionnel de l'esprit français. Toutefois, ce que vous avez fait, et les conséquences de cet acte pour le bien universel, méritaient infiniment plus encore. Les échos de notre Coupole, vous saluant comme un *sujet fort académique*, n'ont pas l'envergure ni le retentissement qu'il faudrait à votre gloire. C'est aux échos de l'humanité entière qu'elle doit être et qu'elle est déjà propagée. Eux seuls, véritablement, en sont dignes.

Aussi le savent-ils et se plaisent-ils à le proclamer. Aucun peuple n'ignore aujourd'hui quelles furent, pour la civilisation en péril, pour le monde menacé par la Barbarie, les conséquences de cette première et décisive victoire de la Marne, qui a crié halte à l'envahisseur, qui l'a forcé à se terrer, qui a donné à tous nos amis le temps de s'organiser ainsi que l'exigeaient notre défense et la défense commune, qui a finalement changé la guerre en Croisade, et dont la seconde et suprême victoire de la Marne a été ainsi l'épanouissement logique, fruit merveilleux dû au miracle d'une telle fleur.

Oui, l'humanité entière l'a compris et senti de la sorte, au lendemain même de votre victoire; et de là sont venues toute notre espérance, toute notre foi, toute la foi de tous nos Alliés, convaincus qu'il y allait de leur vie dans la lutte que nous soutenions pour la nôtre. Le 10 septembre 1914, la partie était moralement perdue par la Barbarie; et, du coup, la Marne devenait ce que furent jadis Marathon et Salamine, les Champs catalauniques, Poitiers, Bouvines et Valmy, c'est-à-dire une de ces victoires d'où sort le salut d'un monde.

On l'a constaté de reste, et à plein, lors de votre voyage en Amérique, monsieur le Maréchal; et vous-même à ce moment, malgré votre sereine modestie, vous n'avez pu en douter. Nous avons, sur l'accueil qui vous y fut fait, le témoignage d'un de nos confrères, un philosophe, un sage, M. Bergson, qui nous a rapporté les choses comme il les avait vues, les larmes de joie et les cris enthousiastes de toute une nation vous acclamant, et le geste religieux des mères soulevant vers vous leurs

petits pour appeler sur eux votre bénédiction et pour que leurs yeux et leur mémoire fussent emplis à jamais de votre image.

Ah! combien il a eu raison, celui de nos prédécesseurs dont l'esprit perspicace a dit que la postérité commence à la frontière! Le jugement de la postérité, vous l'avez eu là-bas, monsieur le Maréchal, dans ce recul à travers l'espace qui a les mêmes effets que le recul à travers le temps, là-bas où déjà on ne vous appelait plus Joffre, mais Charles Martel.

Ainsi vous êtes entré vivant, non seulement dans l'immortalité, mais dans la légende elle-même. Et voilà qui coupe court, enfin, à toutes les vaines paroles où la plus éloquente rhétorique s'épuiserait en d'impuissants efforts pour faire de vous un éloge dont vous n'avez pas besoin à l'heure présente, puisque votre front est déjà auréolé d'avance par l'avenir.

Je m'arrêterai donc, cette fois, non pas cependant sur des phrases d'orateur, mais sur un vœu de poète, rêvant pour vous la meilleure récompense qu'il puisse souhaiter à un grand homme, auteur d'un grand acte, et enfant d'un grand peuple : c'est que vous demeuriez surtout cela, monsieur le Maréchal, un héros de légende; c'est qu'un autre enfant de ce peuple, le fils ou quelque arrière-petit-fils d'un de vos poilus, un anonyme et un sublime comme eux, laisse un jour jaillir de son cœur une belle chanson populaire, que chantera toute la France, que répétera toute l'humanité, qui deviendra la *Marseillaise* de sa délivrance, et qui sera la Chanson de la Marne, la Chanson de Joffre!